

L'HOMME ET LA MACHINE

Je dois reconnaître qu'entre l'économie et l'éthique je ne trace aucune frontière précise, si tant est que je fasse la distinction. Le régime économique qui va à l'encontre du progrès moral d'un individu ou d'une nation, ne peut être qu'immoral et, par conséquent, peccamineux. Il en va ainsi de tout système économique qui permet de se jeter sur un autre pays pour en faire sa proie.

Le but à atteindre est de promouvoir le bonheur de l'homme, tout en le faisant parvenir à une complète maturité, mentale et morale. (J'emploie ici l'adjectif "moral" comme synonyme de spirituel). Pour parvenir à cette fin, il faut qu'il y ait décentralisation. Car la centralisation est un système incompatible avec une structure sociale non-violente.

Je voudrais catégoriquement faire état de ma conviction que la manie de tout vouloir fabriquer en série est cause de la crise mondiale que nous traversons. Supposons un instant que la machine puisse subvenir à tous les besoins de l'humanité. La production se trouverait alors concentrée en certains points du globe ; tant et si bien qu'il faudrait mettre sur pied tout un circuit compliqué de distribution destiné aux besoins de la consommation. Au contraire, si chaque région produit ce dont elle a besoin, le problème de la distribution se trouve automatiquement réglé. Dans ce cas, il devient plus difficile de frauder et impossible de spéculer.

La production en série ne tient pas compte des vrais besoins du consommateur. Si ce mode de fabrication était en lui-même une vertu, il devrait pouvoir se multiplier indéfiniment. Mais on peut démontrer de manière irréfutable que la fabrication en série porte en elle ses propres limites. Si tous les pays adoptaient ce mode de production, il n'y aurait jamais de marché assez vaste pour assurer l'écoulement de tous leurs produits. On est bien obligé alors d'arrêter la fabrication en série.

A mon avis, cette industrialisation n'est en aucun cas indispensable pour quelque pays que ce soit, et encore moins pour l'Inde. En fait, je crois qu'une Inde indépendante ne pourra s'acquitter de ses devoirs à l'égard d'un monde en détresse que si elle adopte un mode de vie simple mais susceptible d'ennoblir l'homme. Pour ce, il lui suffit d'améliorer ses milliers de chaumières et de vivre en paix avec le monde. L'esprit ne trouve guère l'occasion de s'élever s'il faut mener une vie compliquée sur le plan matériel et se soumettre au rythme vertigineux qu'impose le culte de Mammon. La vie ne dispense tous ses dons que le jour où l'on s'initie à l'art de vivre noblement.

On peut trouver passionnant de vivre dangereusement. Mais il importe de faire une distinction entre vivre face au danger et vivre dangereusement. Un homme qui ose vivre seul dans une forêt infestée de bêtes sauvages et de cannibales, sans fusil pour se défendre et avec Dieu pour toute aide, cet homme-là vit face au danger. Mais s'il existait un homme habitué à vivre entre ciel et terre et que soudain il se mît à plonger vers le sol dur, accompagné de l'admiration béate de tous, celui-là vivrait dangereusement. Le premier mène une vie qui a un sens, tandis que, pour le second, elle en est tout à fait dénuée.

Quelle est la cause de l'actuel chaos ? C'est l'exploitation, je ne dirai pas, des nations les plus faibles par les plus fortes, mais des nations soeurs les unes par les autres. Et mon objection principale à l'égard de la machine repose sur le fait qu'elle permet à ces nations d'en exploiter d'autres.

Si j'en avais le pouvoir, je détruirais notre système actuel. Je serais disposé à faire usage des armes les plus redoutables si j'étais persuadé qu'elles viennent à bout de ce système. Mais non ! Le recours à de telles armes ne ferait que perpétuer le système quand bien même on aurait réussi à éliminer ceux qui pour l'instant se chargent de le faire fonctionner. Ceux qui cherchent à détruire les hommes plutôt que les méthodes finissent par adopter ces dernières. Induits en erreur par l'idée que les méthodes disparaissent avec leurs promoteurs, ils arrivent à devenir pires que ces hommes qu'ils voulaient exterminer. Ils ne savent pas où se trouve la racine du mal.

La machine à son rôle à jouer. Il faut le lui laisser. Mais il ne s'agit pas de permettre qu'elle retire à l'homme le travail dont il a besoin pour vivre. Il est bon de pouvoir perfectionner une charrue. Mais, supposez qu'un jour on invente la machine qui permettrait à un seul homme de cultiver toutes les terres de l'Inde, au point de pouvoir contrôler toute la production agricole du pays. Si les millions d'hommes ainsi mis au chômage ne trouvent pas d'autres emplois, ils ne tarderont pas à mourir de faim et l'oisiveté qu'ils connaîtront aura tôt fait de les plonger dans l'abrutissement le plus complet, comme c'est le cas déjà pour beaucoup. C'est le danger de chaque instant que de voir de plus en plus d'hommes réduits à cette condition si peu enviable.

J'accueillerais volontiers toute amélioration apportée à notre artisanat. Mais je suis persuadé qu'il est criminel de réduire des hommes au chômage par l'introduction de machines à filer, à moins qu'on ne soit à même de donner aussitôt un autre travail à domicile à des millions de fermiers.

Ce n'est pas à la machine en tant que telle, que je reproche quoi que ce soit, mais à l'engouement qu'elle suscite. On cherche à justifier ce fol enthousiasme en disant que la machine économise des bras. Mais cela se fait sur une telle échelle que des milliers d'hommes perdent leur emploi et se retrouvent sur le pavé où il ne leur reste plus qu'à mourir de faim. Je souhaite qu'on économise du temps et du travail, non pour une fraction de l'humanité mais pour tous. Il est bon de voir les richesses s'accumuler, mais au profit de tous et non de quelques-uns seulement. La machine, aujourd'hui, n'aide que peu d'hommes, au détriment de millions d'autres. Le ressort caché de toute cette évolution n'est pas l'idée philanthropique de vouloir réduire la peine des travailleurs, mais tout simplement l'appât du gain. C'est contre cet état de choses que je lutte de toutes mes forces.

Avant toute autre considération, c'est le point de vue de l'homme qu'il faut d'abord envisager (...).

Ce que je souhaite, c'est un changement dans les conditions de travail. Il faut mettre un terme à cette course délirante qui conduit à vouloir toujours plus d'argent. Le travailleur doit être assuré non seulement d'un salaire qui lui permette de vivre, mais aussi d'une tâche quotidienne qui ne soit pas un métier d'esclave. Dans ces conditions, la machine contribuera à rendre service aussi bien à l'homme qui en assure le fonctionnement qu'à l'Etat ou au propriétaire. Alors cette course folle prendra fin et, comme je l'ai déjà dit, on parviendra à cet idéal qui est de rendre attrayantes les conditions de travail (...). Le seul point de vue à considérer est de servir l'homme. Il est bon de vouloir épargner la peine du travailleur, à condition que cette recherche soit honnête et humanitaire au lieu de répondre à l'appât du gain. Remplacez la cupidité par l'amour et tout sera à sa place (...).

LA PAUVRETE AU COEUR DE L'ABONDANCE

Injuste est le régime économique qui ignore ou méprise les valeurs morales. Le fait d'étendre la loi de non-violence au domaine de l'économie ne signifie rien moins que la prise en considération des valeurs morales pour fixer les règles du commerce international.

Selon moi, la structure économique de l'Inde et, par conséquent, celle du monde devrait être telle que personne ne pût souffrir d'insuffisance alimentaire ou d'un manque de vêtements. En d'autres termes, chacun devrait avoir assez de travail pour être à même de joindre les deux bouts. Et cet idéal ne peut être universellement atteint que si les moyens de production des biens indispensables à la vie restent sous le contrôle des masses. Ces biens devraient rester librement à la disposition de tous, comme il en est, ou du moins comme il devrait en être, de l'air et de l'eau que Dieu nous donne. Ces richesses ne devraient jamais être l'occasion d'une spéculation destinée à exploiter les autres. Il faudrait décréter injuste la monopolisation de ces biens par un groupe de

pays, une nation ou une association de personnes. La négligence de ce principe élémentaire est cause de la misère à laquelle nous assistons aujourd'hui, non seulement dans cet infortuné pays, mais aussi en d'autres points du globe.

Mon idéal serait une égale répartition des richesses. Mais, autant que je sache, nous ne sommes pas près d'en arriver là. Dans ce cas, je fais tout pour qu'on parvienne au moins à une répartition équitable.

L'amour et la possession exclusive ne peuvent jamais aller de pair. En théorie, là où l'amour est parfait il doit y avoir absence totale de possession. Le corps est notre dernière possession. Cela est si vrai qu'un homme ne peut exercer l'amour parfait et être complètement dépossédé de tout que dans la mesure où il est prêt à embrasser la mort et à sacrifier son corps au service de l'humanité.

Mais cela n'est vrai qu'en théorie. Dans la vie de tous les jours, nous ne pouvons pas vraiment faire preuve d'un amour parfait, car le corps est une possession à laquelle nous restons toujours liés. L'homme gardera toujours quelque chose d'imparfait et pourtant, il lui incombera toujours d'essayer de tendre à la perfection, si bien que le notre vivant, l'amour ou le dépouillement parfaits demeureront un idéal inaccessible, mais que nous ne devons jamais cesser de vouloir atteindre.

J'estime qu'en un sens, nous sommes des voleurs. Si je m'empare de quelque chose dont je n'ai pas besoin pour mon usage immédiat, c'est à quelqu'un d'autre que je le vole. Je dirais même qu'il y a là une loi fondamentale de la Nature et qui ne souffre aucune exception : la Nature produit en quantité suffisante ce qu'il nous faut jour après jour, et si chacun se contentait de ne prendre que ce dont il a lui-même besoin, sans plus, alors il n'y aurait plus de paupérisme en ce monde et on n'y verrait plus personne mourir de faim (...).

L'égalité économique est la clef de voûte de l'indépendance non-violente. Oeuvrer pour l'égalité économique revient à abolir l'éternel conflit entre le capital et le travail. Pour opérer un tel nivellement, il faut d'une part ramener à de justes proportions la fortune des quelques riches entre les mains desquels se trouvent concentrées presque toutes les ressources de la nation, et d'autre part relever le niveau de ces millions d'hommes à moitié morts de faim et qui n'ont plus rien à se mettre sur le dos. Un gouvernement non-violent est absolument impossible aussi longtemps que subsiste l'abîme qui sépare les riches des autres millions d'affamés. Le contraste entre les palais de New Delhi et les taudis des pauvres classes laborieuses ne pourrait pas durer un jour de plus dans une Inde libre où les pauvres jouiraient sur l'ensemble du pays du même pouvoir que les riches. On ne peut que s'attendre à voir, un jour, éclater une révolution violente et sanglante, à moins que les riches ne consentent d'eux-mêmes à se dessaisir de leurs fortunes et de la puissance qu'elles leur donnent, pour en accepter le partage qui profitera à tous. Je persiste à croire au bien-fondé de ma doctrine selon laquelle le propriétaire a reçu son bien en dépôt pour le gérer au bénéfice de tous, en dépit du ridicule dont on a voulu la couvrir. Il est vrai que cet objectif est difficile à atteindre, tout autant, du reste, que la non-violence.

Pour parvenir à une égale répartition des biens, il faut absolument que chacun ait au moins de quoi subvenir aux besoins de sa nature. Ainsi, un homme de peu d'appétit n'aura besoin pour son pain que d'un quart de farine, tandis qu'il en faudra une livre à un autre. Dans ce cas, tous les deux devraient être en mesure d'obtenir satisfaction. Pour faire de cet idéal une réalité, il faut reconstruire de fond en comble l'ordre social. Une société qui veut s'appuyer sur la non-violence ne peut nourrir d'autre idéal. Il se peut que nous ne soyons pas capables de réaliser ce but, mais nous devons l'avoir constamment présent à l'esprit et ne jamais cesser de tout mettre en oeuvre pour nous en approcher le plus possible. A mesure que nous progresserons en direction de ce but nous n'aurons que des raisons de nous en féliciter et nous découvrirons le bonheur, pendant qu'en même temps nous aurons contribué d'autant à l'avènement d'une société non-violente.

Voyons à présent de quelle manière il est possible de procéder à une égale répartition des biens sans s'écarter de la non-violence. Le premier pas consiste à opérer les changements qui s'imposent dans notre vie personnelle en nous soumettant à la partie supérieure de notre être. Il importe en même temps de réduire au minimum nos besoins en gardant présente à l'esprit la pauvreté de l'Inde. Il faut également renoncer à gagner sa vie de manière malhonnête et ne pas succomber au désir de spéculer. Notre habitation doit aussi être en rapport avec notre nouveau mode de vie. Enfin, sur tous les plans, la modération s'impose. Si, de la sorte, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir dans notre propre vie, alors, seulement, nous sommes autorisés à prêcher cet idéal parmi nos camarades et nos voisins (...).

Je hais tout ce qui est privilège et monopole. Je considère comme tabou tout ce qui ne peut pas être partagé avec la multitude.

Libre à chacun... de se gausser en voyant que je me suis dépouillé moi-même de toute propriété. Cette dépossession s'est traduite pour moi par un gain positif. J'aimerais bien voir les autres rivaliser de contentement à ce point avec moi. C'est là le trésor le plus précieux que j'ai en ma possession. Et, à cet égard, il est peut-être exact de dire que je suis un homme riche, bien que je prêche la pauvreté !

Personne n'a jamais soutenu qu'une pauvreté accablante pouvait conduire à d'autres résultats qu'une dégradation morale. Tout être humain a le droit de vivre et par conséquent d'avoir les moyens de se nourrir, de se vêtir et de se loger. Mais pour arriver à un résultat aussi simple, point n'est besoin d'avoir recours aux économistes et à leurs lois.

"Ne vous souciez pas du lendemain". Telle est l'injonction dont nous trouvons un écho dans les textes de presque toutes les religions du monde. Dans une société bien organisée, assurer sa subsistance devrait être, et est, en fait, la chose la plus simple au monde. A vrai dire, le critère qui permet de vérifier la bonne marche d'un pays n'est pas donné par le nombre de ses millionnaires mais par le fait que personne n'y souffre de la faim.

Ma conception de l'*abimsà* me rendrait insupportable l'idée de donner un repas gratuit à une personne en bonne santé et qui n'aurait pas travaillé pour le gagner d'une manière honnête. Si j'en avais le pouvoir, je suspendrais tous les *sadàvrata* où l'on sert des repas gratuits. Cette pratique a conduit à dégrader la nation en encourageant la paresse, l'oisiveté, l'hypocrisie et même le crime.

Fidèle en cela à son instinct poétique, le poète n'a cure du lendemain et nous invite à l'imiter. Il offre à notre regard émerveillé le tableau splendide de ces oiseaux qui, au petit jour, chantent des hymnes de louanges, tandis que de leurs ailes ils s'élancent vers le ciel. Ces oiseaux ont eu leur nourriture pour la journée et n'ont plus qu'à planer, les ailes reposées et vivifiées par un sang nouveau que leurs veines ont distillé au cours de la nuit. Mais il m'a été douloureux de voir des oiseaux qui faute de force ne peuvent même plus battre des ailes. L'oiseau humain qui vit sous le ciel de l'Inde se lève plus faible encore que la veille lorsqu'il essayait de s'endormir. Des millions d'hommes vivent ainsi dans une perpétuelle stupeur qui se prolonge tout au long d'une interminable veille. C'est un état de souffrance indescriptible qu'il faut avoir vécu pour s'en faire une idée. Il m'a paru impossible de soulager le mal dont souffraient ces patients en leur chantant un poème de Kabir. Le poème que réclament des millions d'affamés est une nourriture qui leur redonnera de la vie. Et cela, on ne peut pas le leur donner. Il faut qu'ils le gagnent. Et ils ne peuvent le gagner qu'à la sueur de leur front (...).

J'ai du mal à me figurer qu'un jour personne ne sera plus riche qu'un autre. Mais je me représente très bien l'époque où les riches répugneront à faire fortune au détriment des pauvres et où ces derniers cesseront d'envier les riches. Même dans le meilleur des mondes, nous ne réussirons pas à supprimer toutes les inégalités, mais nous pouvons et devons éviter que les hommes se battent et se détestent. Il y a de nombreux exemples, encore aujourd'hui, de riches et de pauvres qui vivent ensemble en parfaite amitié. Il ne nous reste qu'à multiplier ces exemples (...).

On peut faire cesser l'exploitation des pauvres, non en se débarrassant de quelques millionnaires, mais en luttant contre l'ignorance des pauvres et en leur apprenant à ne pas coopérer avec ceux qui les exploitent (...).

LE PEUPLE ET LA DEMOCRATIE

D'après l'idée que je m'en fais, la démocratie est le régime sous lequel les plus faibles ont les mêmes possibilités que les plus forts. Ce résultat ne peut s'obtenir que par la non-violence.

J'ai toujours considéré qu'il était impossible de réaliser la justice sociale par la force, même s'il s'agit des plus défavorisés. A mon avis, on peut remédier à la situation injuste dont souffrent ces derniers, si on les entraîne comme il faut aux méthodes non-violentes. Je veux parler de la non-coopération non-violente. En certaines occasions, la non-coopération devient un devoir aussi impérieux que la coopération en d'autres temps. Personne n'est astreint à coopérer à sa propre perte ou à son asservissement. La liberté, obtenue grâce à l'effort des autres, quelle que soit leur bonne volonté, ne peut pas demeurer lorsque cet effort vient à cesser. En d'autres termes, une telle liberté n'est pas la vraie liberté. Mais les plus démunis peuvent sentir sa chaleur aussitôt qu'ils savent l'atteindre au moyen de la non-coopération non violente.

Mahatma GANDHI